6e ANNÉE, N° 309. — SAMEDI, 14 JUIN 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata*.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Covie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

# JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

## ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

## INTÉRIEUR.

### CONSTANTINOPLE, 14 Juin.

Nous continuons notre compte-rendu des *Notions Statistiques sur la Moldavie*, par le prince Nicolas Soutzo. Nous en étions restés à la partie la plus importante de ce livre intéressant : la *Production*. Ce sujet n'est-il pas, en effet, le plus grave de notre époque, aussi bien en Moldavie que dans toute l'Europe? Certes, la science, dans ses différentes branches, est plus avancée de nos jours qu'elle ne le fut jamais ; et cependant elle n'a pas encore résolu le plus grand problème des temps anciens et des temps modernes : *la misère des classes les plus nombreuses.*

*Production* et *misère!* C'est l'ombre à côté de la lumière; c'est le remède à côté du mal. Il est certain que le nombre de ceux d'entre les hommes qui peuvent satisfaire tous leurs besoins est infiniment petit, et que le nombre de ceux qui manquent même du nécessaire est infiniment grand. La cause des perturbations sociales est là et ne saurait être que là.

Pour détruire cette cause, c'est-à-dire pour asseoir la tranquillité, l'ordre, le bien-être des sociétés sur une base solide, il faut donc que la production soit telle, que par le travail et la bonne conduite, chacun puisse en retirer ce qui lui est nécessaire. Et lorsqu'on aura trouvé le moyen d'assurer une juste répartition dans une suffisante production, on aura résolu le problème de la misère.

Cette solution, il faut bien le dire, on la cherche depuis des siècles, et de nos jours avec plus de persistance qu'aux époques passées, ce qui se justifie sans doute par l'intensité du mal qui, ce semble, ne fait qu'augmenter. On la cherche cependant à l'aide de la science; mais, dit un proverbe espagnol, la science est folle, si le bon sens ne la gouverne ; et un homme de génie, Bossuet, affirme que le bon sens est le maître de la vie. Quand on parle de production, de quoi s'agit-il, si ce n'est de la vie des hommes. Nous sommes d'opinion que, si dans la recherche de la solution dont nous parlons, on mettait un peu moins de science et un peu plus de bon sens, on parviendrait à la saisir plus aisément.

De toutes les questions, répéterons-nous, dont les hommes peuvent et doivent s'occuper, celle-ci est sans contredit la plus grave. Que veut ici le bon sens? Que, par tous les moyens possibles, on augmente le nombre des consommateurs; car toute progression dans ce sens a pour conséquence forcée une progression dans la production. Plus on consomme, plus on produit; et moins on consomme, moins on produit : c'est l'A B C de l'économie politique. Cependant, les choses sont ainsi entendues et conduites, que tout producteur ou vendeur cherche à s'enrichir au préjudice de tout consommateur ou acheteur, ou de quiconque pourrait le devenir, et ressemble à l'homme de la *poule aux œufs d'or*. Producteur et consommateur sont les deux termes de la même question, et on ne peut la résoudre qu'en les considérant comme équipolens : point de producteur sans consommateur, point de consommateur sans producteur; et pourtant nous les voyons presque toujours en état d'antagonisme, ce qui est contraire au bon sens.

Tout le monde sait quelles sont les sources de toute production : l'agriculture, l'industrie et le commerce. De même que, pour la prospérité commune, il doit y avoir entente entre les intérêts du producteur et du consommateur, de même aussi on doit faire que les trois branches de toute richesse que nous venons de désigner, s'harmonisent entre elles. L'a-t-on fait jusqu'ici? N'a-t-on pas toujours, au contraire, favorisé l'une au détriment de l'autre? Tantôt c'est l'agriculture qui se plaint, ou bien c'est l'industrie, ou bien encore le commerce, comme si la souffrance de l'une ne devenait pas bientôt la souffrance de l'autre; ainsi pour la prospérité. Telle est la pensée de tout économiste raisonnable; c'est aussi celle du prince Nicolas Soutzo : « Plus les proportions entre ces trois sources tendent à s'égaliser, plus la base de la richesse d'une nation devient solide, et les inconvéniens des chances malheureuses rares et imperceptibles. Par une affinité inhérente au progrès de la civilisation, les industries se prêtent non seulement un secours indispensable, mais elles s'offrent l'une à l'autre un encouragement mutuel. » Il est donc nécessaire que les chefs des sociétés, dans les mesures qu'ils prennent pour le bien-être général, soient bien pénétrés qu'il doit y avoir identité entre les intérêts du producteur et du consommateur, entre ceux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; que tout ce qui est bon pour l'un, est bon pour l'autre, et qu'en réalité aucun d'eux ne peut bien se trouver de ce qui n'est pas favorable à tous. Il suit de là que tout système protecteur est vicieux, et que la liberté seule est le régime qui convient au développement de tous les intérêts matériels. Ce régime a été de tout temps celui de la Turquie, et elle s'en est toujours bien trouvée.

Dans cette partie de son ouvrage, le prince Soutzo fait preuve tout à la fois de science et de bon sens. La Moldavie est un pays essentiellement agricole. Aussi est-il d'avis que l'agriculture soit surtout encouragée; mais il prévoit un temps qui n'est pas sans doute éloigné, où il faudra donner aussi quelques soins à l'industrie, et ouvrir de plus grands débouchés à toutes les productions du pays. Voila, certes, de saines idées, et plein de confiance dans les ressources du sol et le génie de ses compatriotes, il entrevoit des jours plus prospères pour sa chère Moldavie, mais à la condition que personne ne songera à lui ravir le repos, la tranquillité dont elle a si grand besoin comme sa sœur la Valachie, et que le prince Grégoire Ghika, si dévoué à sa noble tâche, trouvera en tous le concours qui lui est nécessaire. Le bien-être d'un pays ne se mesure pas à son étendue, dit notre auteur; voyez la Belgique, voyez Genève: dans ces deux petites contrées, l'industrie a pris un grand essor, et il pense qu'il peut en être de même en Moldavie. Ce qui manque à la principauté, surtout pour les progrès de l'agriculture, c'est la force productrice; le prince Soutzo compare, sous ce rapport, son pays à la France et à l'Angleterre, et l'on devine que la comparaison ne lui est pas favorable. Les nombreux détails dans lesquels entre le statisticien sont pleins d'intérêt; nous regrettons de ne pouvoir pas les citer. Dans un aperçu général sur l'agriculture, il nous fait connaître l'origine de la propriété foncière en Moldavie, et il la suit à travers les temps jusqu'à nos jours tout en en indiquant les modifications successives. Dans nos précédens articles, on a déjà vu qu'il y avait trois classes de propriétaires : les monastères, les rozèches et les particuliers, et l'écrivain indique les rapports qui ont été établis entre les propriétaires et les paysans par le Statut organique de 1832, rapports qui viennent d'être modifiés par suite d'une entente entre la cour souveraine et la cour garante. Nous désirons qu'il sorte de ces changemens des résultats satisfaisants pour toutes les parties intéressées. Dans son coup-d'œil rétrospectif, le prince Soutzo trouve l'arbitraire et les abus conduisant toutes choses bien plus souvent que la justice et l'équité. Désormais, il ne saurait en être ainsi, et c'est sans doute parce qu'il a été adopté un régime différent dans ces dernières années que la surface labourée s'est accrue graduellement d'un tiers.

La Moldavie renferme 1923 grandes propriétés, ce qui donne en moyenne environ une lieue carrée par propriété. Il faut y ajouter près de 200,000 petites fermes exploitées par autant de familles de cultivateurs. La terre n'y reçoit qu'une très légère préparation, et point d'engrais ni amendemens, et cependant la rente du sol n'y est pas moindre de 7 0/0. Que ne donnerait-elle pas avec plus de soins, plus de capitaux et plus de forces productrices! On y cultive en grand le froment, le seigle, le maïs, la vigne et les pommes de terre.

« La partie la plus favorable à la production du froment, dit l'auteur, est celle qui se rapproche du Danube; le rendement y est ordinairement de 10 à 12 pour un et s'élève souvent jusqu'à 20; la partie, au contraire, qui avoisine Yassi, est la moins fertile. Le rendement du froment y est de 3 à 4 pour un, et peut, dans les conditions les plus favorables s'élever, mais rarement, à 6 ou 7. » On vient de voir, que la surface labourée s'est accrue d'un tiers; le Prince Soutzo constate également que, dans le même laps de temps, les prix des céréales a plus que doublé, mais que les salaires n'ont pas augmenté dans la même proportion, ce qui est très fâcheux.

Somme toute, l'agriculture en Moldavie, quoique plus arriérée qu'en France et en Angleterre, donne des résultats assez satisfaisans. Si nous avions plus de place, nous examinerions si propriétaires et paysans n'auraient pas tous à gagner davantage par la liberté du travail, et si le métayage, justement entendu, ne donnerait pas aux uns et aux autres une condition plus digne et plus prospère.

Nous voudrions bien également suivre l'auteur dans ses développemens instructifs sur les mines, les usines, l'industrie manufacturière et le commerce; mais nous sommes obligés de nous soumettre aux exigences du cadre de notre feuille. Donc, de tous ces sujets nous ne dirons que quelques mots, à notre grand regret, car tous sont traités dans ce livre avec autant de conscience que de talent.

La Moldavie compte en activité 3,485 moulins, 103 machines, 1098 chaudières; des mines de sel dont on extrait de 15 à 18 millions d'okes, un gisement abondant de charbon de terre qui, par manque des voies de communication nécessaires n'a pas encore donné de grands résultats; et en fait de fabriques diverses, proprement dites, il n'en existe que 9, les brasseries non comprises. Mais l'auteur espère tout du temps et surtout des bonnes intentions du prince Ghyka. L'industrie sétifère, pense-t-il, pourrait très bien réussir dans le pays, et avec l'école de métiers d'Yassi, qui est en voie de grands progrès, l'industrie prendra peu à peu son essor, et se mettra au niveau des besoins du pays, qui compte néanmoins pour la consommation intérieure trente corps de métiers, et 1661 maîtres et contre-maîtres, sans y comprendre les industries exercées par les villageois dans chaque district; il en donne l'énumération qu'il fait suivre de notions spéciales sur une peuplade de montagnards, les habitans de Vrantcha, éminemment intéressans par leurs mœurs et leur industrie particulières. La conclusion de ce chapitre contient des vues pleines de justesse et, par conséquent, d'une application facile.

Nous arrivons à la dernière partie du livre, c'est-à-dire au commerce de la Moldavie. A la page 133 et suivantes, nous lisons les points de ses frontières par où elle reçoit et livre, la nomenclature des divers articles qu'elle exporte. Il est à regretter que, par suite de notions officielles incomplètes, l'auteur ne puisse établir ses calculs que de 1840 à 1843 pour les importations. En 1840, les importations se sont élevées à 39,222,000 P. valaques, et Galatz figure dans ce chiffre pour 15 millions environs. En 1849, l'exportation par ce même port donne une somme de plus de 37 millions de piastres valaques. Galatz est la place la plus considérable de la Moldavie. De 1836 à 1841, le nombre des habitans de cette ville a doublé; les revenus municipaux ont triplé et le nombre des principaux établissemens de commerce s'est accru de moitié, dit l'auteur, et il ajoute que sur un mouvement commercial d'environ 100 millions de piastres valaques, Galatz seul entre pour plus de la moitié dans ce chiffre total. Il est cependant un fait que nous ne devons pas omettre : jusqu'en 1837, l'exportation avait surpassé de 1/3 celle d'Ibraïla, port de Valachie ; et en 1848, Ibraïla a exporté 2 1/2 fois plus que Galatz. L'auteur est frappé avec raison de ce fait dont il ne donne pas les causes; mais il croit digne de la sollicitude de l'administration moldave de s'en occuper sans retard.

Le chapitre de la consommation n'est pas moins curieux que tous les autres; mais, outre que le temps et l'espace nous manquent, nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs au livre lui-même, où ils trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer sur la Moldavie: nos indications sont trop simples pour n'être pas sèches, tandis que l'ouvrage est des plus attrayans pour quiconque aime les études sérieuses. Avant de terminer, disons encore une fois que le prince Soutzo a rendu un véritable service à son pays en composant ce livre; non seulement les faits instructifs s'y trouvent en grand nombre; mais encore les vues les plus sages et les plus utiles y abondent: on voit que l'auteur a fait plus que compulser les cartons administratifs; il a surtout médité, et si, après ce que nous avons dit dans le cours de nos réflexions, on pouvait en douter, le passage suivant, par lequel nous finissons, suffirait seul à le prouver :

« Pour que la Moldavie, dit-il, parvienne à se rapprocher des pays avancés en civilisation, et à jouir des avantages incalculables d'une production plus économique et plus étendue, elle doit principalement :

« 1. Encourager l'industrie proprement dite. L'industrie est le principal stimulant pour l'agriculture; elle offre un débouché assuré.

« 2. Instituer une ferme modèle où l'on combinerait l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture. Rapprochant combien il coûterait peu au gouvernement de prendre à ferme une terre à proximité de la ville et de la destiner à cette fin, et quel avantage immense il en résulterait pour un pays essentiellement agricole, on a lieu de s'étonner qu'une pareille institution n'ait pas été réalisée jusqu'à ce jour. C'est néanmoins l'unique moyen par lequel les procédés mécaniques pourraient s'introduire et se répandre dans le pays. Une ferme modèle est destinée à faire sur le sol moldave l'application des découvertes et des procédés usités dans les Etats qui nous ont devancés dans les arts. Les résultats de pareils essais soigneusement enregistrés et publiés éclaireront bientôt les cultivateurs sur les moyens les plus économiques et les plus lucratifs à adopter. Le progrès guidé par l'intérêt sera prompt et le gouvernement, moyennant quelques sacrifices qui seront plus tard compensés par les produits obtenus, aura la satisfaction d'avoir placé la principale industrie du pays au niveau du progrès général et d'avoir augmenté la production et le revenu public.

« 3. Perfectionner les voies de communication. Le mauvais état des chemins fait perdre un capital immense à l'exploitation agricole, et en supprimant la facilité des transports, frappe de stérilité plusieurs localités qui restent incultes faute de débouchés.

« 4. Instituer des banques agricoles. Le cultivateur dont les produits n'ont pas trouvé un prompt débouché, ne peut dans l'état actuel des choses que se trouver dans la détresse ; s'il cherche à emprunter, ce ne sera qu'à des intérêts exorbitans ; s'il est forcé de vendre, ce sera à moitié prix. Tout ce qu'il perd de temps ou de valeur est autant de capital enlevé à la reproduction. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : si nous sommes bien informés, l'administration moldave s'occupe très activement, en ce moment, de la création d'une ferme-modèle, et avant long-temps, le pays sera doté d'un pareil établissement ; elle s'est également occupée, il y a quelques mois, de l'institution de banques agricoles ; et si elle n'a pas été assez heureuse pour pouvoir lever les difficultés qui se sont présentées, nous espérons que plus tard, que bientôt même, elle reprendra cet utile projet et qu'elle le mènera à bonne fin. Cette pensée est digne du prince Grégoire Ghika dont tous les instans, toute l'intelligence sont employés à réaliser, pour sa part, les bienveillantes intentions de S. M. I. le Sultan pour la prospérité des provinces danubiennes.

---

Un jour, c'était en 1841, M. Blanqui, membre de l'institut de France, se rendit en Bulgarie avec une mission de son gouvernement; et à son retour il fit de son voyage un petit roman assez inexact, mais peu amusant. M. Blanqui, cependant, est un savant, un économiste de renom. Est-ce que tous les hommes de science n'ont pas une fois ou autre leurs moments d'erreur et même de faiblesse? Donc, lorsque M. Blanqui écrivit son *Voyage en Bulgarie*, il se trompa. Pour quel motif? qu'importe! Nous l'avons oublié, et, au lieu de chercher à nous en souvenir, nous aimons beaucoup mieux lire les lettres que cet habile économiste écrit pour le journal français la *Presse* sur l'Exposition universelle de Londres. Il en est une surtout qui nous a plu plus que les autres; il y est question des objets que la Turquie a envoyés à l'Exposition. Voici comment M. Blanqui s'exprime à ce sujet :

« Arrêtons-nous aujourd'hui, monsieur, en Espagne et en Turquie, aux deux extrémités de l'Europe, qui se touchent à l'Exposition, et qui se ressemblent par leur mouvement ascendant très prononcé depuis quelques années. La Turquie et l'Espagne ne sont pas, comme on le croit communément, des pays vierges. Le véritable esprit de progrès y prospère beaucoup plus réellement qu'en d'autres lieux qui passent pour être des foyers de lumière, et qui propagent parfois l'incendie plutôt que la civilisation. J'ai visité l'Espagne et la Turquie, il y a peu d'années; je retrouve ici deux nations plus avancées que jamais dans la voie qui commençait à s'ouvrir devant elles, et leurs produits méritent une attention sérieuse, même à côté de ceux des grandes régions industrielles qui absorbent en ce moment l'admiration du monde.

« La Turquie aspire aujourd'hui, avec beaucoup d'honneur pour elle, à compter parmi les nations civilisées. Le jeune Sultan essaie loyalement de marcher sur les traces de son père, et il a trouvé dans Réchid pacha un conseiller éclairé et un auxiliaire résolu. C'est certainement à leur puissante intervention qu'il faut attribuer le succès obtenu par l'exhibition turque. Elle est vraiment remarquable, et même, après avoir visité les bazars fameux d'Andrinople, de Constantinople et de Smyrne, je ne me serais pas attendu à trouver tant de diversité, de richesse et de goût dans les articles qui ont été envoyés du Levant.

« Je commence par avouer, en vous rendant compte de l'exposition turque, que j'ai été fort étonné de n'y trouver que des tapis vulgaires, solides comme ils les font tous ; mais le choix en est malheureux. Les tapis turcs sont peut-être les produits les plus susceptibles d'échange qui viennent de ce pays, et l'on n'aurait dû n'exposer que les plus distingués par le dessin et par la couleur. J'ai besoin de dire qu'ils paient à leur entrée en France des droits exorbitans, et que sans cette protection abusive, il y a longtemps que notre pays aurait pris l'habitude de ces précieux tissus, dont la consommation est presque nulle et devrait être immense. Nos compatriotes peuvent s'assurer par eux-mêmes, en Angleterre, qu'il n'est pas de lieu si secret où la propreté ne soit défendue par des tapis. C'est l'importation des châles de cachemire qui a fait la fortune des châles français : c'est l'importation des tapis turcs qui décidera parmi nous la consommation des tapis français.

« Les Turcs ont disposé leur exposition avec beaucoup d'art. Elle ressemble à un joli bazar, plus clair et plus coquet que ne sont les leurs, où les marchandises sont étalées à la manière orientale.

« Leurs soies de Brousse ont de la réputation : leurs garances, leurs kermès, leurs sésames, leur riz, leur opium, leurs cuivres, leurs peaux deviendront de jour en jour des articles plus demandés, dont l'industrie européenne ne peut se passer. Il est utile pour eux comme pour nous de leur dire qu'ils feraient fausse route en négligeant leurs productions naturelles, d'un débit assuré, en vue d'un progrès manufacturier plus que douteux.

« Voilà ce que l'Exposition Universelle apprendra à bien des gens. Elle arrêtera les esprits prêts à se précipiter vers les utopies industrielles pour les diriger sur le terrain plus solide de l'agriculture et des matières premières. Si nous voulions tous fabriquer *toute chose à tout prix*, nous courrions le danger de manquer des matières les plus indispensables à la production, et de périr ou par l'insuffisance ou par l'encombrement. Les Anglais sont aujourd'hui plus dépendans du coton des Américains que de leur propre fer. Le fait caractéristique de la civilisation, c'est l'accroissement de cette dépendance mutuelle des peuples, qui est la garantie la plus solide de la paix. Les Turcs pourront juger par les besoins que l'Exposition leur aura révélés, de la direction qu'ils doivent donner à leurs travaux renaissans. Il suffit que cette Exposition les ait, pour me servir d'un terme vulgaire, *lancés*, pour qu'ils ne s'arrêtent plus. »

---

Jeudi dernier, par le paquebot de l'état, *Saoun-Bahri*, est arrivé de Ghemlek, Ismaïl pacha, ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, de retour de son inspection des travaux commencés à Riza-Pacha-Dervent, pour la route de Brousse à Ghemlek. Le ministre a fait une longue station à ce point culminant de la nouvelle route, et a visité, accompagné par les ingénieurs valaques, chargés de l'exécution des travaux, les principaux endroits où les travaux les plus indispensables et les plus urgents vont être faits pour rendre cette partie du chemin praticable pendant la mauvaise saison. Le ministre des travaux publics a encouragé les travailleurs et les ingénieurs par une chaleureuse allocution et n'a pas dédaigné de mettre lui-même la main à l'œuvre, pendant quelques heures, pour leur donner le bon exemple, en maniant, tour-à-tour, la pioche et la pelle. Les travaux seront activement poussés sur divers points dès que les soins que réclament l'éducation des vers à soie et la récolte des cocons qui commence et sera assez satisfaisante, permettront aux habitans des villages avoisinant la nouvelle route, de fournir un contingent plus considérable de travailleurs.

Ismaïl pacha s'est aussi assuré de l'état des récoltes dans la plaine de Brousse, et dans les localités montagneuses des environs. Il a pu constater que la récolte qu'on croyait totalement perdue, sera néanmoins passable dans la plupart de ces endroits. Le bon effet des dernières pluies s'étant fait sentir dans les lieux où le grain n'avait pas été tout à fait desséché par les chaleurs précoces de ce printemps, il en est résulté qu'il a acquis, à la suite de ces pluies bienfaisantes, un développement extraordinaire qui devra faire rendre une plus grande quantité de farine au blé gonflé et mûri après la pluie.

---

Nous avons reçu des lettres de Samos à la date du 4 de ce mois. Cette île continue à jouir de la plus grande tranquillité. La meilleure entente existe entre les autorités et les habitans, et cet accord a déjà contribué et contribuera bien davantage à asseoir le bien-être de ce pays sur une base solide. Cette heureuse situation est due à la manière dont le nouveau gouverneur, M. Conémènos, exécute les devoirs de ses fonctions et les ordres bienveillans de la S. Porte. Samos demandait à être bien administrée; ses désirs sont satisfaits, et désormais les incitations brouillonnes et anarchiques ne trouveront sans doute plus accès dans l'esprit de ses habitans.

La session de l'assemblée législative, plus longue que les précédentes, a fini le 6 mai. Le gouverneur, qui en a prononcé la clôture, a été reçu par l'assemblée avec la plus vive sympathie et la plus grande reconnaissance, dont le vénérable président s'est rendu l'organe dans un discours plein des meilleurs sentimens et pour le gouverne-